



EUN Hee-kyung
SECRETS

Roman traduit du coréen
par Kim Young-sook et Arnaud Le Brusq



Editions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

EUN Hee-kyung

SECRETS

Roman traduit du coréen par
Kim Young-sook et Arnauld Le Brusq



Éditions
Philippe Picquier

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE LA FONDATION DAESAN, SÉOUL

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Bimil gwa keojitmal*

© 2005, Eun Hee-kyung

Tous droits réservés

Edition originale publiée par Munhakdongne Publishing corp.

Droits de traduction en langue française cédés par Munhakdongne

Publishing corp. Paju

© 2014, Editions Philippe Picquier

pour la traduction française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Ayoung Kim / Galerie Paris-Beijing

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0921-6

PRINCIPAUX PERSONNAGES

YEONGJUN : réalisateur de cinéma, né au début des années 1960, fils aîné de Jeong Jeonguk et de Song Keumhui.

L'ASSISTANT : assistant de Yeongjun.

BANANA : surnom de Pak Nana, scripte de Yeongjun.

LA COUSINE MYEONGSEON : cousine germaine de Yeongjun et de Yeongu.

JEONG JEONGUK : père de Yeongjun et de Yeongu, né dans les années 1930 et benjamin des quatre fils de Jeong Seongil.

YEONGU : frère cadet de Yeongjun, fonctionnaire.

JEONG SEONGIL : grand-père de Yeongjun et de Yeongu et père de Jeong Jeonguk.

JAEUK : fils aîné de Jeong Seongil et père de la cousine Myeongseon.

LES CHOE : famille rivale des Jeong à K.

JEONG MYEONGSEON : légataire par testament de Jeong Jeonguk.

DAENAMUJIP : chamane attitrée chez Song Keumhui et Jeong Jeonguk.

M. KIM : adjoint de Jeong Jeonguk.

DUMAN : conducteur du motoculteur.

SONG KEUMHUI : épouse de Jeong Jeonguk et mère de Yeongjun et de Yeongu.

HAN JULI : actrice.

CHOE UIKIL : aîné de la génération de Yeongjun et de Yeongu dans la famille Choe.

JANG : ancien pêcheur devenu ouvrier dans l'entreprise de Jeong Jeonguk.

L : auxiliaire de la police japonaise durant l'occupation de la Corée.

FILS DE L : « le vieux L », octogénaire.

FILLE DE L : épouse de Jaeuk et mère de la cousine Myeongseon.

INSPECTEUR L : petit-fils de L.

SUNKEUM : servante chez Song Keumhui et Jeong Jeonguk.

PRINTEMPS SANS FAVEUR

Personne ne s'arrête bien longtemps à K. D'où que l'on vienne : que ce soit en descendant de Jeonju par la nationale 22, en remontant de Suncheon, en prenant la 23 par Cheonan ou bien arrivant de Mokpo par Gwangju.

La petite ville se tient à l'extrémité de la chaîne montagneuse du Noryeong, une branche qui descend vers le sud depuis la chaîne du Sobaek, elle-même bifurquant vers l'ouest, à la manière d'une côte, à partir du Taebek, l'épine dorsale de la péninsule coréenne. A l'écart des grands centres urbains, K se situe à la limite sud de la province. Des montagnes érodées qui la cernent, hautes de cinq cents mètres environ, les anciens disaient : « Sans l'énergie favorable aux mandarins, militaires ou civils, il est bien difficile de s'élever. » Sa principale activité, l'agriculture, souffrait alors de la division des terres non encore remembrées. Sur les pentes, les sols acides et rouges se montraient peu généreux.

Doté d'un climat tout à fait défavorable, très sec en été, fortement neigeux en hiver, K n'offrait aucun site remarquable, aucune spécialité. Ceux qui y passaient en retiraient une impression de pauvreté. Le voyageur venu par le fameux col de Gomchi, le regard fixé au loin sur les flancs escarpés, pelés et rouges, afin d'échapper au mal

des transports, enfin parvenu au terminus de l'autocar, ne pouvait qu'être désappointé par l'aspect piteux de l'agglomération. Les enseignes de l'auberge, de la pharmacie et de la mercerie respiraient la misère. Au-delà, le long des ruelles, les toitures de tôle rouillée se serraient les unes les autres au-dessus des portes de métal. L'horizon était vite atteint. A la manière d'un auvent cachant le ciel, les collines barraient le regard. De quoi arracher un soupir. La silhouette de ces monts évoquait un groupe de marchands ambulants fatigués, affalés contre leurs ballots, vus en ombres chinoises dans le cadre éclairé d'une fenêtre d'auberge. Ceux qui passaient avaient hâte de repartir.

Pourtant, l'impression d'enfermement et de misère n'explique pas seule cette envie de fuir. En quittant K, les voyageurs avaient la possibilité d'aller admirer à proximité un beau temple bouddhique entouré de camélias. Dans la direction opposée, passé la plaine, les attendait la préfecture, foyer industriel et culturel. A l'est se trouvait un site réputé pour ses feuillages d'automne, bondé de promeneurs toute l'année. A l'ouest, c'était la mer. Si les gens ne s'arrêtaient pas longtemps, chaque jour en voyait pourtant défiler, dans un nuage de poussière. Et quand un jeune garçon de K restait là, debout dans cette poussière, à les regarder passer, cela voulait dire qu'il avait quitté l'enfance.

On comprend qu'un endroit dépourvu de paysages remarquables, privé de ressources, offrant peu de motifs de fierté, mette en avant ses personnalités locales. Aussi lit-on dans une monographie publiée par la municipalité : « K a toujours été réputée pour ses grands hommes. Aujourd'hui encore, les gens qui en sont originaires sont souvent considérés comme des personnes d'exception. » De fait, ses habitants ont toujours misé sur l'éducation de leurs enfants. Même les familles peu fortunées

envoyaient leur fils aîné finir sa scolarité dans une ville plus importante. Le voyageur qui s'arrêtait un instant sur le *maru*¹ d'une maison pour demander son chemin ne pouvait manquer de voir la photo, bien exposée dans son cadre, de l'enfant parti au loin. Il pouvait même capter l'atmosphère d'attente déçue qui enveloppait l'habitation tout entière, depuis la petite cour de devant hérissée de pourpiers et de balsamines, jusqu'à la cour arrière dans l'ombre de son plaqueminiér. Mais réussir et ne plus jamais retourner à la maison avait été le seul espoir des pères eux-mêmes au temps de leur jeunesse. Il revenait par conséquent aux fils cadets de supporter ce pays infécond en même temps que leur destin d'éternels seconds. A force, ils renonçaient à tout et leurs femmes devaient se battre pour deux. Puis, à leur tour, ils faisaient partir leur fils aîné.

Si, parmi ces passants, il se trouvait quelqu'un de cultivé, sans doute savait-il que l'eau coule en sens inverse à K. Dans le livre ancien intitulé *Récit de voyage dans les montagnes du révérendissime Okryongja*, on lit ceci : « Par extraordinaire, l'eau y contrarie le sens du yin et du yang. » Cela s'explique par la topographie de K, plus élevée au sud qu'au nord. Que l'eau coule en sens inverse signifie simplement qu'elle va du sud vers le nord et non le contraire. Certains prétendent même que le goût des gens pour l'opposition politique vient de ce flux inversé, porteur d'une énergie rebelle. Selon les vieux, la violence sourde qui circulait dans les veines de la jeunesse venait de cette force contraire. Eux-mêmes, en leur temps, avaient été secoués par le vent de l'ailleurs. Tous ceux qui étaient restés sur place avaient au moins une fois rêvé de

1. Les mots coréens en italiques font l'objet d'un glossaire à la fin du volume et toutes les notes sont des traducteurs.

partir. Cette envie montait surtout au printemps, quand les collines ondulaient sous la chaleur et retrouvaient leur verdure, que les fleurs explosaient avant de tomber soudain. Alors, comme une fièvre cyclique, le vent venu de la plaine plus au sud, de la ville au nord ou bien de la mer à l'ouest excitait tous ces jeunes gens.

Mais, revenons au livre mentionné. A K, être jeune n'était vraiment pas une chance : « Ce paysage résonne du galop des chevaux mais aucun dragon ne se lève; la bourgade est exigüe, les montagnes courtes. » Suivant ces formules, les montagnes usées, dénuées de puissance, ne pouvaient engendrer aucun dragon. La petite ville encerclée ne voyait naître que des chevaux. Et nul héros ne viendrait au monde pour les monter, ces chevaux qui disposaient de trop peu d'espace pour galoper à fond. Comme ceux des messageries, ils étaient condamnés à de brefs va-et-vient.

Les auteurs de ces formules devaient bien connaître la géomancie et sans doute comprenaient-ils la vie en experts. Mais ils lançaient aussi ces commentaires sans creuser la question, s'enivrant de leurs tournures raffinées. Ainsi agissent ceux qui ne font que passer. Le destin des jeunes chevaux de K ne les intéresse pas vraiment. Tel n'était pas le cas du fils d'un métayer, devenu poète, originaire du village voisin, là où se tient le beau temple bouddhique entouré de camélias. Voici comment il décrit l'un de ces chevaux ayant quitté le pays un jour de printemps : « A grand choc de ses quatre sabots, il galopa jusqu'à la mer et là, s'arrêta net. » Des jeunes qui rentraient au pays, les yeux embués, à l'image de cet animal griffé par les broussailles et crotté, en arrêt sur la falaise, une patte repliée, on disait qu'ils s'étaient calmé le sang. Le reste de leurs jours se déroulait ensuite sans bruit, leur regard reflétant l'ennui de ceux qui se rangent bien vite après avoir causé, un temps, beaucoup de soucis à leurs parents.

Qu'il y ait un rapport ou non avec ces jeunes gens, K se révèle particulièrement prolifique en contes et légendes de piété filiale. L'un des plus anciens ouvrages relatifs à K s'intitule justement *Histoire de M. Oh, fils dévoué*. Il consiste en gravures illustrant des actes de dévotion aux parents, assorties de formules d'éloges. Mais, pas plus que les autres, les enfants de K ne s'intéressent à ce genre d'histoires. Ils préfèrent les fantômes ou les *dokkaebis*. A un âge où ils n'ont pas encore conscience de la mort, ils découvrent la peur à travers ces récits mettant en scène l'âme d'un infortuné, qui troublent leur sommeil. Ainsi, à K on raconte l'« histoire des quatre frères ».

A l'époque de Goryeo, sous le roi Injong, un nouveau préfet avait été nommé. Un vieux campagnard vint à lui, pleurant et se prosternant dans la cour du pavillon mandarinal : Je tiens une auberge sur un marché à dix *li* d'ici... jusqu'à mes quarante ans passés je n'ai pas eu d'enfant... mais par je ne sais quelle grâce j'ai ensuite eu quatre fils... le Ciel et la Terre le savent, je suis allé jusqu'à m'ôter le riz de la bouche pour les nourrir... et quand ils sont devenus grands et forts je n'arrivais pas à sécher mes larmes de joie... mais il y a peu, tous sont morts en quelques jours, l'un après l'autre, d'une maladie inconnue... est-ce possible un tel malheur ? Le Ciel peut-il se montrer plus ingrat ? tout est noir autour de moi... au fond de mon chagrin je ne pense qu'à mourir... cela est trop injuste et j'implore votre sagesse.

Après réflexion, le préfet fit venir un petit commissionnaire et lui dit : Cette nuit, tu surveilleras la route devant la porte de la ville... vers minuit passera un palanquin orné de fleurs... sans poser de question, tu l'arrêteras et tu le conduiras jusqu'ici. Or, de ce palanquin resplendissant, conduit par le commissionnaire, surgit un homme de haute taille et d'une prestance hors du

commun. Le préfet l'accueillit avec de grands égards et lui dit avec solennité : Vous, roi des enfers, votre rôle est de punir les méchants... alors, pourquoi prendre ceux qui ne le méritent pas ? A quoi le roi des enfers répondit : Vous avez bien raison... faites donc creuser la cour de ce vieillard. Quand cela fut fait, au fond apparut un cours d'eau souterrain où flottaient quatre cadavres intacts, les yeux grand ouverts. Tous étaient morts une vingtaine d'années plus tôt. Ils étaient venus passer la nuit dans l'auberge du vieil homme et ce dernier les avait noyés pour les dépouiller. Mais c'est surtout la déclaration du roi des enfers qui effraie les enfants : Voici, dit-il, que les âmes de ces hommes morts injustement ont été rappelées à la vie par vengeance, l'une après l'autre, sous la forme des quatre fils de ce vieillard et maintenant justice est accomplie.

Cette histoire fait frissonner les petits. Ces fils aimés, joie de leur père, étaient habités par les âmes des défunts et avaient grandi pour révéler l'épouvantable secret. Mais pourquoi ces quatre morts avaient-ils choisi, pour se venger, de revenir sous l'apparence des fils de leur assassin ? Au début, le châtement n'avait rien de visiblement cruel. Il consistait à laisser l'amour grandir durant de longues années pour l'arracher d'un coup bref. Est-ce à dire que la privation subite de l'amour est si douloureuse qu'elle constitue la plus terrible des vengeances ? Ou bien que les enfants possèdent le pouvoir d'anéantir leurs parents en les reniant ?

Des histoires de ce genre, il en existe partout. On entend aussi des parents dire que leurs enfants sont venus au monde pour les punir de leur existence passée et que, le moment venu, ils seront gravement châtiés par eux. Ce sont là des plaintes pour signifier que les enfants, toujours ingrats, sont difficiles à élever. Naturellement, le zèle si prononcé de K pour l'éducation entraîne un surcroît d'embrouilles entre pères et fils. Adulte, personne ne se

souvenait clairement de l'« histoire des quatre frères », mais tous craignaient confusément les âmes des quatre voyageurs assassinés. Car celui qui meurt en route cherche toujours à s'agripper à un vivant pour continuer son chemin.

Le monde changeait vite. A l'image de produits manufacturés à la va-vite, les villages se transformaient en caricatures de villes. K, cependant, se développait peu. Selon les uns, cela tenait à la pauvreté de son environnement. Selon d'autres, cela était dû au manque d'ambition de ceux qui restaient sur place alors que les plus talentueux avaient fui. Pour certains, la faute en revenait à ceux qui avaient réussi, loin de là, et avaient oublié leur pays. Si K tient à sortir de son arriération et de son enclavement, ajoutaient-ils, il faut que ses habitants coopèrent avec le pouvoir et renoncent à leurs prises de position systématiquement antagonistes. Bien sûr, la plupart aspiraient à vivre en citadins. Mais ils n'étaient pas, pour autant, prêts à suivre coûte que coûte le courant dominant. Cette attitude n'avait rien à voir avec du défaitisme. C'est que vibrait en eux le chant qui accueillerait à son retour le fils parti tenter sa chance. Et ce chant ressemblait aux adieux qui accompagnent les pères morts lors des funérailles :

Enfin guéri,
 vêtu d'un habit neuf
 de fin coton de marque
 soleil aveugle
 ouvre les yeux
 [...]
 enveloppé par l'odeur du manteau de mon père
 je pars errer de nouveau

Comme son père en son temps, un enfant de K avait deux façons de quitter le pays. Réussir ou vagabonder. Sans bien sûr parler de mourir.

Selon le panneau, à cinq cents mètres la route bifurquait. Tout droit, c'était là où ils allaient, la ville où se tenait le festival de cinéma. A droite, la route menait à K. Sur le fond vert du panneau routier flambant neuf, le soleil printanier faisait briller les lettres blanches. Ah, on peut aller à K par là, dit Yeongjun pour lui-même. Tout en le regardant dans le rétroviseur, l'assistant-réalisateur répliqua : C'est une nouvelle route, depuis Jeonju on peut y être en une heure et demie maintenant. Et, jetant de nouveau quelques coups d'œil dans le rétroviseur, il attendit la réponse. Finalement, il se tut et se cramponna au volant. A côté de Yeongjun, Banana dormait. Empli par la langueur printanière, l'habitacle de la voiture était retombé dans le silence. Le vent d'avril était encore frais, mais à cause du soleil déjà vif, il faisait chaud à l'intérieur. Que l'on ait aménagé une nouvelle route vers K, Yeongjun s'en moquait. Il ignorait même où se situait celle d'autrefois, qu'on devait maintenant appeler « l'ancienne route ».

Il alluma une cigarette et baissa la vitre à moitié. De profil, l'arête fine de son nez et ses lèvres minces pouvaient le faire passer pour sévère. Mais son regard reflétait encore les rêveries de l'adolescence. Il avait l'air fatigué. Alors que son scénario était bouclé depuis trois mois, le film piétinait à cause du casting qui n'arrivait pas à se faire. Le succès de ce film-là reposait sur le personnage féminin principal. Ce qu'il cherchait, c'était une tête nouvelle et aussi pas trop chère. En un mois, il avait rencontré huit jeunes filles dans le milieu du théâtre, de la publicité et de la télévision. Toutes lui avaient paru stupides et conventionnelles. Pas un instant elles ne s'intéressaient au rôle et leur seul souci était d'évaluer leur physique

aux réactions de leur interlocuteur. Yeongjun était las de ces jolies petites frimousses. Ce matin-là, au réveil, il avait annulé une nouvelle audition et était parti.

Dans ce milieu du cinéma, des dizaines de projets encore au stade du scénario traînaient pendant des années, sans compter ceux qui étaient carrément abandonnés. S'il prenait encore du retard, il allait devoir céder son bureau au rez-de-chaussée de la société de production pour aller s'entasser au premier étage. Et s'il ne parvenait toujours pas à ses fins, alors il serait relégué dans l'immeuble en face, là où se retrouvaient les équipes au placard. Plus on se trouvait loin de la direction, moins on était considéré et soutenu. La hiérarchie était impitoyable mais objective, car fondée sur le seul critère de la rentabilité. Yeongjun ne s'en plaignait pas. Ainsi fonctionnait la société. Tard dans la nuit, il avait l'habitude de prendre une douche brûlante puis de boire son whisky avec trois glaçons. Son appartement, au onzième étage, dans le quartier de Mapo, donnait sur les voies éclairées le long du fleuve. Il se sentait bien, seul dans la nuit, à regarder la ville fatiguée et silencieuse. Il se sentait en harmonie avec elle. Cela allait de soi d'être là, seul au cœur de la ville.

Cent mètres avant la bifurcation, le panneau réapparut. Yeongjun éteignit sa cigarette. Il se souvenait être repassé par K à plusieurs reprises. Parfois, il avait aperçu au bord de la nationale des banderoles du genre « Votre député vous remercie de votre confiance » ou bien « Primé au concours national ». En passant, il s'était même arrêté une fois ou deux avec ceux qui l'accompagnaient pour déjeuner. Malgré son préjugé contre les petits restaurants de campagne, il avait apprécié le *kimchi* de navet croquant de la province du Jeolla, ainsi que la pâte de soja, fermentée à point. Depuis, quand quelqu'un vantait la

cuisine du Jeolla, K lui revenait à l'esprit, sans plus. Lors des élections législatives, il n'avait pas particulièrement réagi quand le candidat de K était apparu à l'écran. Les articles sur la découverte de vestiges préhistoriques ou bien sur l'exploitation de la source thermale l'avaient laissé indifférent. Tirant parti de son climat anormalement sec, K avait développé la culture des pastèques, devenue une spécialité locale. Mais, ces dix dernières années, chaque été quand il tombait sur une réclame dans un supermarché « Pastèques de K », il n'éprouvait aucune émotion particulière. Ou bien, si quelqu'un se présentait en disant qu'il était originaire de K comme lui, Yeongjun ne ressentait aucune affinité.

Ce sentiment n'était pas dû aux vingt-cinq années écoulées depuis son départ. En plein été, la porte à claire-voie de la chambre de grand-père avec son lourd rideau de perles, d'où s'échappait son tousotement continu, les pleurnicheries de la grosse servante muette qui se faisait gronder à longueur de journée par la tante, au retour de l'école la grande cour soigneusement balayée qui imposait son calme et sa dignité à la maison, les mollets blancs de la cousine Myeongseon sur lesquels sa jupe s'enroulait quand elle dansait seule face au miroir, dans la chambre du fond. Tous ces souvenirs de la maison de son oncle, le fils aîné de la famille, demeuraient vifs malgré le temps, comme un rêve au réveil. Yeongjun ne pouvait pas croire que cette maison aux toits de tuiles, aux longs murs de pierre par-dessus lesquels, au printemps, les fleurs des prunelliers, des abricotiers et des pêchers cherchaient à éclore les premières, se situait dans cette ville de K.

En réalité, il n'avait pas passé son enfance dans cette maison mais dans celle de son père, toujours agitée celle-là. Dans la cour devant les bureaux entraient et sortaient les camions à benne, dans un coin s'entassaient du sable,

des pierres et des matériaux de construction, les jours de paye les ouvriers munis de leur bon patientaient en faisant du feu et attendaient leur tour en débitant des grossièretés. S'il existait en lui un lieu d'enfance où il ne souhaitait plus revenir, c'était bien cet endroit. Son père avait choisi un vaste terrain en vue d'y construire cette maison, non seulement pour les bureaux et l'entrepôt de matériaux de son entreprise de construction, mais il prévoyait également de bâtir deux autres habitations pour ses deux fils et leur famille. Ainsi, ils pourraient revenir le voir. Mais, contrairement à ce qu'il avait espéré, l'année où Yeongjun avait atteint seize ans, la propriété était passée aux mains des créanciers, puis elle avait été vendue par lots. En quittant K, Yeongjun ne s'était pas retourné une seule fois. Longtemps, il n'y était plus revenu. Maintenant, quand il lui arrivait de passer par là, c'était son détachement qu'il cherchait à affermir.

A l'entrée du tunnel qui débouchait vers la ville apparurent des cerisiers en fleur. Mais les fleurs n'étaient pas seulement sur les arbres. Les pétales jonchaient la route, couvraient les abris de toile des buvettes, les voitures et même les vêtements et les chaussures. Ils s'amoncelaient, s'envolaient, se faisaient broyer sous les pas et tombaient même dans les verres. Banana demanda : Et si on s'arrêtait prendre un verre ? on a encore trois jours avant le festival. En signe d'approbation, l'assistant ralentit. Ils se garèrent sur le parking, descendirent et s'arrêtèrent devant les buvettes qui se succédaient sans fin à l'ombre des fleurs. C'est bien ce qu'on appelle du tourisme floral, dit l'assistant. Puis il s'étira et resta bouche bée devant toutes ces fleurs roses, lourdes à faire ployer les branches. Au Japon, au printemps, on annonce à l'avance la floraison des cerisiers, vous en avez entendu parler ? Banana ramassa une poignée de pétales, les jeta en l'air et continua : Il

paraît qu'il y a une foule de touristes qui suivent le front de la floraison de jour en jour... pour se balader comme ça pendant une saison, ils économisent à mort et se serrent la ceinture toute l'année.

Ils s'installèrent à une table que le patron de la buvette avait sortie sous les arbres fleuris et commandèrent du *soju* ainsi que des amuse-gueule. Assis là, dans la splendeur éphémère du printemps, leur alcool prit une saveur délicate. Quand ils commandèrent une seconde bouteille, d'autorité le patron en apporta une troisième. De l'autre côté de la rue, à l'ombre d'un vaste cerisier dont les pétales tombaient en pluie, assis sur une natte, un couple déjà âgé, bien habillé, trinquait en silence. Vous les trouvez pas décadents ces deux-là? Euh, pourquoi? Ça serait pas une dernière histoire d'amour? je parie qu'ils ont mis du poison dans leur verre. Non, pas à ce point-là, mais quand même ils dégagent une sorte d'impression de vide, ça va bien avec le printemps, non? Après ces mots échangés avec l'assistant, Banana se tourna brusquement vers le réalisateur : C'est quoi, votre rêve à vous? Yeongjun porta son verre à la bouche sans répondre. Déjà ivre, articulant mal, Banana continua en faisant elle-même la réponse : Moi j'ai un rêve, mais difficile à réaliser en tant que femme. C'est quoi? je t'écoute, demanda l'assistant, l'air sincèrement curieux. *Le Passager de l'hiver*, vous vous souvenez? comme Gang Seoku dans ce film, je voudrais être ivre tous les jours, vivre aux crochets d'une serveuse fanée, dans un bar, sur une plage minable où on n'entend que les vagues... en hiver quand il y a beaucoup de vent, déjà soulé au milieu de la journée, je sors, je titube devant la mer... la mer est tellement bleue que ça fait peur... les drapeaux déchirés des bateaux échoués qui claquent... moi je m'en fiche de tout ça... je vais dans un autre bar avec une serveuse encore plus nulle et je bois à pleines

vagues... je voudrais bien vivre une fois comme ça, comme une désespérée... parfois j'étouffe vraiment... si je pouvais me laisser aller à fond une bonne fois... alors je serais d'accord pour accepter de travailler comme une bête tout le reste de l'année. Banana vida d'un trait le fond de son verre. Son visage avait la même couleur rose que les fleurs, mais sa voix était triste : Comme je suis une femme, si je vis comme ça n'importe comment, on me dénoncera à la police ? Mais non, répondit l'assistant, tu seras embarquée avant par des macs. A cet instant, un vent parfumé souffla de nouveau. Les yeux fermés, Banana avança le menton pour le humer. De l'autre côté de la rue, sous l'arbre en fleur, le couple avait disparu.

Pendant ce temps, Yeongjun s'était absorbé dans une image ressurgie à sa mémoire. Même avant de devenir cinéaste, il avait l'habitude de construire une histoire à partir d'une scène qui lui venait à l'esprit. Mais cette fois cela n'avait rien à voir avec son film en cours. C'était une photo en noir et blanc avec trois hommes assis côte à côte, devant une tombe. Trois hommes adossés à la tombe de leur père. Cela devait être à la fin de la cérémonie des quarante-neuf jours après l'enterrement, car ils ne portaient ni l'habit de deuil ni les chaussures de paille, mais le costume traditionnel blanc ordinaire, ainsi que des chaussures de caoutchouc. L'aîné et le cadet étaient d'un âge mûr, tandis que le benjamin, assis de travers contre la tombe, était encore un jeune homme. Tous trois avaient un visage souriant et détendu, peut-être pour avoir un peu trop bu pendant la cérémonie. Les nœuds de leurs vêtements à moitié défaits ainsi que leurs pantalons retroussés laissaient davantage supposer une balade familiale qu'une réunion entre fils endeuillés. Le plus jeune, sourcils épais et nez aux ailes évasées, tenait à la bouche une branche fleurie.

Enfant, Yeongjun était présent quand cette photographie avait été prise. Ce jour-là, il n'était pas allé à l'école afin de venir lui aussi sur cette tombe, essayant de prendre une attitude digne et de paraître affligé. Il se souvenait précisément d'avoir été choqué par l'irrespect de ses deux oncles et de son propre père, se faisant photographe sourire aux lèvres alors qu'on commémorait la mort de son grand-père. Aucun visage n'était triste. L'un d'entre eux avait même lancé à l'adresse du défunt : Vous avez bien fait de partir... et nous vous retrouverons plus tard. Ayant alors cru les êtres humains dépourvus d'affection, égoïstes et hypocrites, Yeongjun avait senti les larmes monter. Il ne pouvait pas encore comprendre cette sérénité, voisine de la résignation, qui succède à l'acceptation de la mort d'un proche. D'ailleurs, qu'y a-t-il au-delà de la tristesse et de la lamentation sinon le néant ? Et ce néant libère, même pour un moment, des contraintes des relations entre les hommes. Quand tous seraient défaits de ces liens, alors ils se retrouveraient. Que pouvait-il comprendre, enfant, des adieux certes douloureux mais allant de soi pour un homme dépris de ces relations et qui retourne au néant ? Leur sourire affiché était le signe de ceux qui acceptent leur destin et le partagent.

Le vent souffla de nouveau et des pétales s'envolèrent, flottant dans l'air. Yeongjun ressentit une sorte de vertige. Pas seulement à cause du souvenir de cette vieille photo en noir et blanc, mais la pensée que son père était mort le traversa. A cet instant, étrangement et sans raison, il la ressentit dans son corps. C'était maintenant à son tour de faire un sourire d'adieu au plus jeune de ces hommes sur la photo, celui qui tenait à la bouche une branche fleurie. Yeongjun commençait à franchir, d'un pas hésitant, le seuil d'une tristesse nouvelle pour lui. Il ne la ressentait pas encore vraiment. Pour l'instant, il se sentait